

« Défense d'aimer », droit d'y céder

CHRONIQUE L'Opéra du Rhin réhabilite cette œuvre de Wagner tombée aux oubliettes. Composée quand il avait 22 ans, elle déroule une intrigue comique, vivifiée à Strasbourg par la direction musicale et un Chœur très en forme.



LE CLASSIQUE
Christian Merlin

La création française d'un opéra de Wagner en 2016 ? Oui, vous avez bien lu ! Cette grande première, c'est à l'Opéra du Rhin qu'on la doit, profitant de la tenue à Strasbourg, en ce week-end prolongé, du congrès international des Cercles Richard Wagner. Si le Châtelet nous a présenté *Les Fées* en 2009, si Rienzi a triomphé au Capitole de Toulouse en 2012, la France avait encore à découvrir en version scénique la *Défense d'aimer*, deuxième opéra d'un compositeur âgé de 22 ans. À Bayreuth, le répertoire wagnérien s'en tient de manière inflexible aux dix grands opéras ayant reçu la bénédiction de Cosima, la veuve gardienne du temple, mettant en quarantaine définitive ces trois opéras de jeunesse, comme s'il s'agissait d'une maladie honteuse ou de témoins gênants.

Après Madrid, au mois de février, c'était donc au tour de l'Opéra du Rhin, fait de la double lecture française de



Avec une mise en scène vivante et spirituelle, *Défense d'aimer*, à l'Opéra national du Rhin à Strasbourg prouve qu'elle est une pièce très attachante. P. HERTZOG/AFP

réhabilitation de cet ouvrage tombé aux oubliettes : la première, dimanche après-midi, n'est peut-être pas parvenue à nous convaincre que nous tenions là un chef-d'œuvre injustement oublié, mais la réussite et le grand succès de la production strasbourgeoise ont été le meilleur plaidoyer possible pour une pièce extrêmement attachante.

Créée en 1836 à Magdeburg, alors que Wagner n'était qu'un obscur chef d'orchestre de province dont personne ne

adaptait librement de Shakespeare est sa diversité de styles, très redevable à l'opéra-comique français comme à l'opéra-bouffe italien et au Singspiel allemand (quelque part entre Auber, Rossini et Lortzing), tout en laissant deviner des tournures qui vont devenir spécifiquement wagnériennes.

L'intrigue est résolument comique, mais laisse aussi transparaître des thèmes chers au futur maître de Bayreuth, comme l'amour libre ou la subversion du

Clément est résolument vivante et spirituelle. Le décor unique (Julia Hansen, inspirée) resserre l'action, quitte à trouver pour le couvent un équivalent quelque peu hasardeux en faisant des serveuses de l'auberge des religieuses dont le tablier remplace le voile. Elle en profite pour jouer de tous les clichés et stéréotypes avec beaucoup d'humour et de rythme. Entre les sbires du pouvoir allemand en culotte de peau et les participants au bal masqué déguisés en personnages de la mythologie wagnérienne tardive (avec cornes d'auroch et peaux de bêtes), le second degré règne en maître, sans faute de goût ni baisse de régime.

Vitalité musicale

La direction vive, tonique et pétillante de Constantin Trinks à la tête d'un Orchestre philharmonique de Strasbourg en bonne forme, va dans le même sens et contribue au rythme juste d'un spectacle sans temps mort autres que ceux de l'œuvre elle-même, dont il serait exagéré de dire que l'inspiration est égale. Même vitalité du côté du Chœur, non seulement très bien préparé musicalement par Sandrine Abello, mais d'une belle présence théâtrale, dans une pro-

distribution souffre de quelques faiblesses dans les deux rôles principaux, révélant les défis auxquels cette écriture hybride expose les chanteurs. C'est particulièrement le cas de l'Isabella bien faible de Marion Ammann, aux prises avec un chant qui réclame tout à la fois métal dramatique, chaleur lyrique et agilité dans les vocalises, qualités qui excèdent ses moyens actuels. Du Friedrich de Robert Bork, on admire la solide et robuste voix de baryton-basse, tout en regrettant une justesse aléatoire dès qu'il s'agit de privilégier la ligne sur la puissance.

Beaucoup plus de bien à dire des partenaires, en particulier la clarté mozartienne du ténor Thomas Blondelle, la beauté du timbre de la soprano Agnieszka Slawinska, la présence considérable de la basse bouffe Wolfgang Bankl et l'espièglerie piquante de la soprano Hanne Roos. Une production qui n'engendre pas la mélancolie, tout en apportant une pièce de plus au dossier Wagner en nous donnant accès à l'atelier du peintre à la recherche de son style.

Défense d'aimer, Opéra du Rhin, Strasbourg (67), les 13, 17, 19 et 22 mai.